Introduction : « Médiévalisme et théorie : pourquoi maintenant ? »

[introduction au volume V. Ferré (dir.), *Médiévalisme, modernité du Moyen Age*, revue *Itinéraires LTC*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 7-25]

Mots clés : médiévalisme, théorie, comparatisme, France, États-Unis
Medievalism, theory, comparative literature, France, United-States

Médiévalisme, modernité du Moyen Âge. Ce titre se veut à la fois explicite et un peu ironique, puisqu'il n'est pas inédit et qu'il contient deux termes pièges ainsi qu'un néologisme. En premier lieu, il constitue une variation sur des formules qui nous sont familières : c'est ainsi qu'était intitulée une série de conférences organisées à Beaubourg en 1979 (« Modernité du Moyen Âge ») ; ce titre rappelle également celui du recueil publié en hommage à Roger Dragonetti en 1996, *Le Moyen Age dans la modernité*[1]. Avec le sous-titre *Le Moyen Âge aujourd'hui*, ajouté pour le colloque où a été proposée une première version des articles présentés ici (et largement remaniés pour leur parution), on retrouve les mots clés de tous les séminaires, colloques et ouvrages consacrés à cette question, ces dernières années : les colloques « Tolkien aujourd'hui » (2008), « Le merveilleux médiéval aujourd'hui » (2006), le séminaire portant sur « Le Moyen Âge contemporain » (2004-2006), ou encore le nom de l'association « Modernités médiévales », fondée en 2004. On peut, en réalité, remonter aux années 1980, avec *Modernité au Moyen Âge* (colloque de Stanford, 1988) et le titre d'un numéro de la revue *Europe* en 1983, *Le Moyen-Âge maintenant*…

Ces formules mêmes constituent, par ailleurs, un attelage de termes pièges : outre celui de *modernité*, que recouvre (ne serait-ce que temporellement) la notion de *Moyen Âge* ? Certaines des interventions proposées ici montrent que les réponses à cette question, apparemment évidentes, ne le sont pas. On peut toutefois estimer, provisoirement, que le titre de cet ouvrage prend acte de la présence du Moyen Âge, « enracinée dans [notre] sensibilité collective diffuse »[2] (selon les termes de Zumthor) – sans nier pour autant la différence entre cette époque et la nôtre, comme on le verra.

Ce titre contient, enfin, un néologisme ; ou plutôt, le terme, rare, de *médiévalisme*, n'est pas utilisé en ce sens, lorsqu'on le rencontre en français, pour le moment (principalement) dans les catalogues des bibliothèques. Il a été choisi pour inviter à réfléchir sur l'objet et les méthodes du domaine qui nous occupe, à savoir – pour le dire en une formule rapide, mais commode et provisoire – la réception du Moyen Âge aux siècles ultérieurs (en particulier aux XIX^{e}-XXI^{e} siècles) dans son versant créatif et son versant érudit.

Avant de nous intéresser à ce terme, arrêtons-nous sur la question liminaire. Pourquoi la théorie, maintenant ? La bibliographie portant sur le médiévalisme contient de très nombreux travaux[3], mais les réflexions d'ordre méthodologique, général ou théorique sont rares, et plutôt récentes, dans cette production pléthorique – à dire vrai, le travail commence tout juste, et l'essentiel reste à faire. Le colloque qui s'est déroulé au château de Malbrouck et à Metz, du 19 au 21 novembre 2009 – à l'invitation du conseil général de la Moselle, en collaboration avec le CENEL de l'université Paris 13-Paris Nord – visait bien à contribuer à la constitution d'un cadre théorique, méthodologique, pour la recherche en médiévalisme.

Cette intention explique le croisement disciplinaire qui caractérise ce volume : il s'agissait d'envisager la référence au Moyen Âge dans la littérature, le cinéma, la musique, l'histoire, la politique, l'architecture et la bande dessinée... en adoptant dans chaque intervention une perspective générale, synthétique, plutôt qu'une approche monographique portant sur un auteur ou un exemple (quel que soit leur intérêt intrinsèque), comme cela est trop souvent le cas dans les recueils consacrés

[1] Voir les références bibliographiques complètes, p. 12.
[2] Paul Zumthor, *Parler du Moyen Âge*, Paris, Minuit, 1980, p. 36. En cela, le colloque de Metz-Malbrouck s'est inscrit dans l'un des axes de recherche du CENEL (laboratoire de l'université Paris 13-Paris Nord) qui envisage les « modernité et ruptures », en particulier la présence de l'Antiquité et du Moyen Âge à l'époque contemporaine.
[3] Voir la bibliographie en ligne de Richard Utz et Aneta Dygon (« Perspicuitas » : <http://www.perspicuitas.uni-essen.de>) et celle du site de « Modernités Médiévales » : < http://www.modernitesmedievales.org >.

au médiévalisme. Ce volume interroge donc les « conditions de possibilité » d'un travail dans ce domaine ; pour citer Bachelard : « Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. […] Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.[1] »

Un état des lieux des travaux francophones et anglophones consacrés à la réception du Moyen Âge m'amènera à réfléchir aux termes permettant de penser la démarche médiévaliste, et à présenter des principes et perspectives possibles pour notre recherche collective.

État des lieux en France : une ébauche (récente) de réflexion théorique

Un examen de la bibliographie révèle un dynamisme croissant, aussi bien en France qu'en Angleterre et aux États-Unis, ainsi qu'un déséquilibre très marqué, entre critique et théorie.

Contrairement à ce que peut laisser penser une première approche qui verrait dans ce domaine une prééminence anglophone, les travaux consacrés à la réception du Moyen Âge dans les arts, et en particulier en littérature, se sont multipliés en France (comme dans les pays francophones) depuis vingt-cinq ans. Mentionnons ainsi, parmi les ouvrages pionniers, *L'image du moyen âge dans la littérature française de la Renaissance au XX^e^ siècle* de la revue *La Licorne*, en 1982, outre le colloque de Stanford (édité en 1990 par Brigitte Cazelles et Charles Méla) et le numéro de la revue *Europe*, *Le Moyen Âge maintenant* (1983), déjà évoqués. Les années 1990 voient les événements scientifiques se développer, avec le colloque de l'AMAES (association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur) en 1994 – publié par Marie-Françoise Alamichel et Derek Brewer en 1997 – , le colloque de Cerisy en 1995 (édité par Jacques Baudry et Gérard Chandès) ainsi que celui organisé par Michèle Gally en 1996, paru en 2000 (*La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*).

Mentionner ces noms et ces dates permet de donner un premier aperçu ; mais il serait plus exact de dire que chaque décennie est marquée par une accélération de l'activité en ce domaine. Au cours des années 2000, des séminaires ont été organisés régulièrement, par Nathalie Koble et Mireille Séguy entre 2004 et 2006 (à l'ENS de la rue d'Ulm[2]), par Michèle Gally en 2005-2006 puis en 2009-2010 (à l'ENS LSH et à l'université de Provence), et celui animé avec Anne Larue, à Paris 13 en 2007 ; parallèlement, l'association « Modernités médiévales » a coordonné un colloque annuel portant sur la littérature et les arts – Lorient en 2005, Arras en 2006, Aix en 2007, Bordeaux en 2008, Paris 13 en juin 2009[3], avant Lausanne en octobre 2010 – redoublés depuis 2008 par des manifestations organisées par des membres de l'association, à l'instar des colloques « Tolkien aujourd'hui » à Rambures (juin 2008[4]), de Metz-Malbrouck (novembre 2009), puis de Groningen en juillet 2010.

Les travaux, monographies ou actes de colloques parus depuis vingt-cinq ans relèvent toutefois, le plus souvent, d'un travail *critique* par extension et diversification des objets, ou par leur reprise, comme le remarque Gérard Chandès lors du IV^e^ colloque de « Modernités médiévales » (Bordeaux, 2008) : « La majorité des interventions s'est voulue plus descriptive qu'analytique, ce qui est logique pour un champ d'étude encore en voie de délimitation. »[5] N'avons-nous pas atteint un seuil, dans cette accumulation de commentaires critiques ? Un début de répétition n'en constitue-t-il pas l'indice, les sujets commençant à faire retour ?

---

[1] Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique* [1938], Paris, Vrin, 1993, p. 14.

[2] Les interventions ont été publiées dans *Le Moyen Âge contemporain : perspectives critiques* (2007) et *Passé présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines* (2009).

[3] Respectivement : Isabelle Durand-Le Guern (éd.), *Lectures du Moyen Age* (2006) ; Anne Besson et Myriam White (éd.), *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui* (2007) ; Elodie Burle et Valérie Naudet (éd.), *Entre médiéval et moyen-âgeux : fantasmagories du Moyen Age* (2010, à paraître) ; Séverine Abiker, Anne Besson, Florence Plet-Nicolas (éd.), *Le Moyen Âge en jeu* (cop. 2009) ; Anne Besson, Vincent Ferré et Anne Larue, *La* Fantasy *en France aujourd'hui. Écrire, éditer, traduire, illustrer* (en ligne depuis juil. 2009 : <http://www.modernitesmedievales.org/colloques/je%20FantFrance.htm>).

[4] Voir Michaël Devaux, Vincent Ferré, Charles Ridoux (éd.), *Tolkien aujourd'hui* [actes du colloque de Rambures, juin 2008], 2010.

[5] Gérard Chandès, « Conclusion », in S. Abiker, A. Besson, Fl. Plet-Nicolas (éd.), *Le Moyen Âge en jeu, op. cit.*, p. x-x (en prépublication sur le site du LAPRIL : <http://lapril.u-bordeaux3.fr/spip.php?article340>).

L'un des signes les plus probants en est que dans les recueils, ouvrages collectifs ou actes de colloques, extrêmement représentés dans cette bibliographie, seule – au mieux – l'introduction propose un cadre et se situe sur un plan plus abstrait que les études de cas qu'elle présente ; le plus souvent, toutefois, elle se limite à annoncer les articles, quand elle n'est pas tout simplement absente. Symétriquement, seuls de rares volumes d'actes proposent, sous forme d'une conclusion, un bilan de la réflexion menée collectivement, à l'instar du livre de Michèle Gally (*La Trace médiévale*) et du volume de Laura Kendrick, Francine Mora et Martine Reid (*Le Moyen Âge au miroir du XIX^e^ siècle (1850-1900)*, paru en 2003).

Le choix du « florilège » est manifeste dès le volume qui ouvre (chronologiquement) cette bibliographie, *L'image du moyen âge dans la littérature française de la Renaissance au XX^e^ siècle* (1982). Les chapitres successifs, correspondant aux demi-journées du colloque, optent partiellement pour un regroupement d'ordre générique : une section sur les dramaturges (Maertelinck, Audiberti…) est suivie d'une autre sur la poésie (Boileau, Péguy, Aragon…), avant qu'une catégorie étrange, la *fantaisie* (où l'on croise Rabelais, Diderot, Chateaubriand, mais aussi Giraudoux et Queneau) vienne rompre la série, qui reprend avec le roman (Sade, Huysmans…). Le volume s'achève sur une partie consacrée à la politique (avec Saint Louis et Saint-Simon…). On pourrait dès lors s'attendre à ce qu'un texte donne une unité au volume ; or les vingt lignes du « mot liminaire » évoquent seulement l'évidence du choix de Poitiers, « ville médiévale », comme cadre du colloque, et la volonté de solliciter des spécialistes de siècles divers, pour proposer « un premier survol, une simple vision panoramique étayée ici ou là par les précisions de communications ponctuelles »[1] – ce qui est une manière avantageuse de présenter les choses, puisque l'on ne trouve pratiquement que des études de cas.

Dans d'autres volumes, relevant des études médiévales, les textes sur la réception du Moyen Âge à l'époque moderne sont simplement placés à la fin. Pour donner deux exemples parmi d'autres : la différence entre les deux domaines – « médiévistique » et médiévalisme – est à peine explicitée dans les actes du XV^e^ congrès de la société internationale arthurienne (*Arturus Rex…*, 1991). Les quatre derniers textes, portant sur le XX^e^ siècle, sont ainsi intégrés à une série d'articles relatifs à « l'expansion de la "matière de Bretagne" et les adaptations et remaniements que celle-ci a connus », sans que ces quatre exceptions – dont l'introduction indique seulement qu'elles évoquent « [l]a survie de la "matière de Bretagne" à l'époque actuelle »[2] – soient distingués des textes qui concernent la période médiévale, et sans que ces derniers soient eux-mêmes regroupés dans une partie. L'ordonnancement apparaît implicitement régi par l'histoire littéraire et la chronologie. On pourrait faire des remarques analogues sur les actes édités par Claude Lachet (*L'œuvre de Chrétien de Troyes dans la littérature française…*, 1997), dont les objets d'étude semblent posséder une légitimité du fait même de leur récurrence dans les ouvrages consacrés à la réception du Moyen Âge, sans que cette tautologie soit consciente : tels films (*L'Eternel retour* de Cocteau, *Lancelot du Lac* de Bresson…), telles œuvres (de Roubaud et Gracq) sont présentés comme des sujets évidents.

Mais terminons plutôt cette mise au point bibliographique[3] par l'évocation de quelques recueils au titre prometteur, qui se révèlent déceptifs. Ainsi du *Moyen Âge dans la modernité* : ces *Mélanges offerts à Roger Dragonetti* contiennent des textes sur la littérature médiévale (*Le Roman de la Rose*, la *Vengeance Raguidel*…) ou la littérature classique et moderne (Pascal, Hölderlin) jusqu'au XX^e^ siècle (Genevoix, Butor et Proust) : cette fois, l'ordonnancement se fait selon un principe d'entrelacement des articles évoquant la pluralité des centres d'intérêt de Dragonetti ; mais aucune préface n'interroge ce choix ni n'explicite l'association entre médiévalisme et médiévistique, puisque le seul texte liminaire est un rappel biographique et bibliographique. On peut alors se demander finalement quelle place les études médiévales accordent au médiévalisme, qui apparaît en marge, né d'elles, accueilli par elles, mais sans statut particulier – il n'est même pas nommé.

[1] *L'image du moyen âge dans la littérature française de la Renaissance au XX^e^ siècle*, *La Licorne*, 1982, p. [i]

[2] Willy Van Hoecke, Gilbert Tournoy, Werner Verbeke (éd.), *Arturus Rex, volumen II...*, Louvain, Leuven University Press, 1991, p. x.

[3] Il ne s'agit bien sûr que de l'esquisse d'un état des lieux, développé par ailleurs.

Dans cette bibliographie où dominent les travaux de médiévistes, quelques textes se distinguent par leur démarche réflexive, en particulier *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui* de Michèle Gally et les deux ouvrages collectifs dirigés par Nathalie Koble et Mireille Séguy (*Le Moyen Âge contemporain : perspectives critiques*, 2007 ; *Passé présent. Le Moyen Age dans les fictions contemporaines*, 2009). Ces trois livres privilégient chacun un angle particulier : réflexion autour d'une belle image (la rémanence), de la mémoire, et de la reprise du geste auctorial, dans le premier cas ; dans le deuxième, plaidoyer en faveur d'un anachronisme délibéré, qui est une prise de position dans le contexte des études médiévistes ; interrogation des liens entre littérature « expérimentale » de la modernité et littérature médiévale, dans le dernier[1]. On songerait également à l'importante introduction de Brigitte Cazelles et Charles Méla, dans *Modernité au Moyen Âge : le défi du passé* (1990) ; ce texte s'intéresse en réalité à la « modernité *au* Moyen Âge »[2], aux traits que nous reconnaissons comme modernes au sein de cette époque, ce qui est une perspective différente de la démarche médiévaliste. Enfin, le seul chercheur « non médiéviste » à pouvoir être mentionné ici, Gérard Chandès, est aussi celui qui a envisagé ces questions de la manière la plus générale et théorique, dans son ouvrage *Sémiosphère transmédiévale : un modèle sémiopragmatique d'information et de communication appliqué aux représentations du moyen-âge* (2006). Envisageant un corpus varié, cette analyse s'interroge sur l'image de cette période chez des publics variés, les connotations attachées, la perception du passé et les raisons de la précellence du Moyen-Âge dans l'imaginaire collectif.

Si l'on compare la situation de la recherche francophone aux travaux anglophones, il apparaît que la réflexion sur la réception du Moyen Âge n'est pas portée de manière aussi frappante par les médiévistes, mais que la perspective *médiévaliste* s'affiche comme telle.

Le *medievalism* anglophone

Trente ans après le premier numéro de *Studies in Medievalism* (1979), cette approche apparaît naturelle et admise ; ou plutôt, elle se présente à la fois comme une démarche légitime et comme un domaine dont l'affirmation n'est jamais achevée, mais toujours recommencée.

On peut débuter cet examen par l'un des nombreux ouvrages consacrés à un élément constitutif et exemplaire du Moyen Âge repris aux siècles ultérieurs. Dans *The Legend of Arthur in British and American Literature* (1988), Jennifer R. Goodman s'intéresse aux origines du personnage, à la constitution du mythe littéraire en partant des récits médiévaux pour arriver jusqu'au XX^{e} siècle. L'enquête en reste toutefois à la simple description ; et la très brève préface énumère des banalités sur la persistance du mythe, sans s'interroger le moins du monde sur les raisons de cette longévité ni même sur ses modalités. L'ouvrage se présente comme un survol de l'histoire d'Arthur en littérature, et tente de masquer sa superficialité en recourant à la comparaison avec la photographie aérienne ; Goodman ne justifie pas non plus le choix d'un corpus anglo-américain, attelage discutable qui ne laisse qu'une place très secondaire à la littérature « européenne »[3].

Même les ouvrages qui laissent espérer une approche plus théorique, par exemple en exhibant le terme de *Medievalism* dans leurs titres, déçoivent souvent le lecteur, à l'instar de *Medievalism and Orientalism. Three Essays on Literature, Architecture and Cultural Identity* de John Ganim (2005). Le volume d'une centaine de pages propose trois essais reliés de manière très lâche, sans même de conclusion pour ressaisir le mouvement et la démonstration, ni de réflexion (dans l'introduction) sur le médiévalisme ou de référence autre qu'implicite à l'orientalisme – Ganim évoque *The Book of Saladin* de Tariq Ali (1998), qui renverse les représentations « habituelles » de l'Est et de l'Ouest.

Là encore, les exceptions se remarquent. Dans l'introduction au volume qu'elle a dirigé en 2001, *Medievalism and the Quest for the 'Real' Middle Ages*, Clare Simmons propose un historique du

[1] Je m'en tiens ici aux ouvrages, mais on signalera, parmi les articles proposant une vraie synthèse, le texte d'Anne Rochebouet et Anne Salamon, « Les réminiscences médiévales dans la *fantasy* », *Cahiers de recherches médiévales*, 16, 2008 [en ligne en décembre 2011 : <http://crm.revues.org//index11092.html>). Les deux auteurs proposent des exemples nombreux et précis, empruntés à la littérature médiévale, pour réfléchir au statut de la référence à ce corpus (qu'elle soit directe, indirecte, intertextuelle, allusive…).

[2] Brigitte Cazelles, Charles Méla, *op. cit.*, p. 7.

[3] Jennifer R. Goodman**,** *The Legend of Arthur in British and American Literature*, Boston, Twayne, 1988, p. viii.

médiévalisme, définit le sens où elle entend ce terme, en l'articulant aux études médiévales[1] ; publié trois ans auparavant, un volume d'hommage à Leslie Workman contenait un entretien où celui-ci revenait sur son parcours intellectuel – un peu comme le fait Zumthor[2] – et le cheminement qui l'a conduit à travailler sur ce domaine. Il faut en effet souligner le rôle de la série *Studies in Medievalism*, lancée en 1979 par Workman, qui a dirigé seul ou en collaboration les 9 premiers volumes, jusqu'en 1997 ; David Metzger, Tom Shippey et Richard Utz, entre autres, ont dirigé les suivants, avant Karl Fugelso, responsable depuis 2007 d'une série qui se situe au cœur du *medievalism*, dont Workman apparaît comme une figure tutélaire. Les 17 volumes parus à ce jour proposaient toutefois plus une démonstration par la pratique qu'une vraie réflexion théorique, jusqu'aux derniers numéros ; les titres le montrent, qui renvoient souvent à des aires géographiques ou des périodes historiques définies (*Medievalism in England*, *Medievalism in America*, *Twentieth Century Medievalism*, *Medievalism in France*, *Medievalism in France 1500-1700*, *German Medievalism*, *Medievalism in England*, *Medievalism in Europe*, *Medievalism in North America*…) et finissent par se répéter (*Medievalism in England*, *Medievalism in Europe II*…)[3]. Les tentatives de formalisation sont rares – on évoquera le volume X dans un instant – avant 2009, année où s'est produit un tournant, puisque pas moins de trois volumes visant à « définir » le domaine où s'inscrivent ces recherches ont été annoncés[4].

La date très récente, trente ans après le premier numéro, ainsi que la place minoritaire de ces volumes théoriques dans la bibliographie médiévaliste anglophone, face à la masse d'études de cas, méritent qu'on s'y arrête. Elles ne sauraient toutefois nous surprendre, quand on considère que le *medievalism* (sous la forme qu'on lui connaît) n'a pas plus de trente ans, et qu'il est toujours nécessaire, pour un nouveau domaine de recherche, de passer par une phase critique ; songeons ainsi qu'un Zumthor écrit *Parler du Moyen-Âge* (publié l'année suivante) en 1979, au moment même où paraissait le premier volume de *Studies in Medievalism*… ce qui donne une idée du décalage dans la maturité de ces deux sphères.

S'il apparaît, dans cette confrontation entre les critiques francophone et anglophone, que les réflexions d'ordre théorique sont rares et récentes, on va s'apercevoir que la dénomination même du domaine relatif à la réception du Moyen Âge aux siècles ultérieurs n'est pas fixée ni très stable.

Nom de domaine, le nom : médiévalisme et *medievalism*

L'un des objets du colloque de Metz, et du présent ouvrage, était bien de mettre à l'épreuve l'utilité et la pertinence du recours au substantif *médiévalisme* pour désigner le domaine en émergence depuis trente ans, tant il est nécessaire de s'accorder sur les termes pour limiter (sinon éliminer !) certains malentendus et pour constituer un cadre méthodologique permettant d'éviter des écueils trop souvent rencontrés.

Force est de constater que l'absence de terme de référence, de terminologie « officielle », du côté français, est symptomatique du flottement méthodologique de nombreux travaux ; tenter de remédier à cette indécision, *faire l'essai* de dénominations concurrentes, permettrait de clarifier certains implicites et impensés, de remettre en question l'idée que toutes les formules se valent. Pour l'heure, c'est en effet la pluralité qui règne : une série de termes et d'expressions désignent la *modernité du Moyen Âge*[5], la présence du *Moyen Âge aujourd'hui*, le *Moyen Âge contemporain*… à côté de belles images employées plus ponctuellement, comme celle de « rémanence » (Michèle Gally). Sans revenir sur les problèmes posés par ces diverses expressions, arrêtons-nous sur les termes de *néo-*

[1] Clare Simmons, « Introduction », in Clare Simmons (éd.), *Medievalism and the Quest for the 'Real' Middle Ages*, Londres-Portland, Frank Cass, 2001, p. 1-28

[2] Richard Utz, Tom Shippey (éd.), *Medievalism in the Modern World: Essays in Honour of Leslie J. Workman*, 1998.

[3] Voir la liste détaillée en bibliographie, p. 9.

[4] Karl Fugelso (éd.), *Studies in Medievalism XVII. Defining Medievalism(s)*, janv. 2009 ; *Studies in Medievalism XVIII. Defining Medievalism(s) II*, nov. 2009 ; *Studies in Medievalism XIX. Defining Neo-Medievalism(s)*, juill. 2010.

[5] Outre les titres de colloques et de séminaires mentionnés p. 1, on notera que les *Cahiers de recherches médiévales* proposent une section « Modernité du Moyen Âge » depuis 2007 et que l'association « Modernités médiévales » a été créée en 2004.

médiéval et de *néo-médiévaliste*. Si la première expression paraît évocatrice, pour désigner une œuvre littéraire[1], elle pose plus de problèmes qu'elle n'en résout (en quoi consiste exactement la reprise impliquée par le préfixe *néo*, que considère-t-on comme *médiéval* ?) ; en outre, le substantif logiquement associé, *néo-médiéviste*, semble se rapporter à un médiéviste *nouvelle manière*, tenant de nouvelles méthodes ; enfin, *néo*-médiév*al*iste présente à la fois une redondance inutile, une entorse à la règle de dérivation et un risque de confusion. Le néologisme *neomedievalism*, qui ne devait pas manquer de naître, se trouve d'ailleurs sous la plume d'Umberto Eco dès 1986 (dans la traduction anglaise de son fameux texte, « Rêver du Moyen-Âge »)[2] et a refait son apparition en 2009 dans un article de Karl Fugelso, avant de constituer le titre d'un volume de *Studies in Medievalism*, paru en juillet 2010, *Defining Neo-Medievalism(s)*…

Il semble plutôt souhaitable de prendre en compte les usages et les besoins (variables) de précision, pour faire varier le degré de rigueur terminologique : *néo-médiéval* convient pour une œuvre, s'il s'agit de la désigner en passant, dans une étude portant sur une autre question ; mais si l'on se concentre sur la relation au Moyen Âge, *médiévalisme* (tout comme *médiévaliste*, pour désigner un individu comme substantif ; et une œuvre, comme adjectif) n'a-t-il pas pour lui la cohérence lexicale (dans la dérivation) et plusieurs intérêts ? Tout d'abord, celui d'appeler un rapprochement immédiat avec son équivalent anglophone ; c'est pour cette raison qu'a été lancée sous ce titre la collection « Médiévalisme(s) » chez CNRS Éditions en septembre 2009[3], et qu'a été retenu ce terme pour le colloque de Groningen[4], dans la mesure où il invite à une mise en relation avec le *medievalism*. En outre, *médiévalisme* ne nous est pas très familier, et nous rappelle en cela la distance temporelle (la translation entre le Moyen Âge et les siècles ultérieurs), nous incitant à la prudence – plutôt que *médiévalisant*, *moyen-âgeux*, etc.[5] S'il ne s'agit pas d'un néologisme, ce terme doit en effet être resémantisé, ses acceptions actuelles ne renvoyant en français qu'aux études médiévales, à quelques exceptions près : on le trouve ainsi comme synonyme de *médiévisme* dans les catalogues, sous forme d'un renvoi aux études médiévales (« voir médiévisme »)[6].

On ne peut donc objecter la nouveauté de ce sens pour écarter *a priori* l'usage de *médiévalisme* – c'est au contraire l'un de ses avantages –, d'autant que l'on note une relative fragilité sémantique du côté anglophone, comparable (bien que moins prononcée) à celle du français. Pour ne citer qu'un exemple, choisi pour son « poids » institutionnel, le sens donné par Stephen G. Nichols dans l'ouvrage publié en 1995 (*Medievalism and the Modernist Temper*, sous sa direction et celle de R.H. Bloch) renvoie bien aux études médiévales, et se retrouve régulièrement dans la bibliographie anglophone, comme l'atteste le colloque organisé récemment en son honneur à l'université Johns Hopkins (septembre 2008).

---

[1] Voir par exemple Anne Larue, « L'épopée romanesque et la guerre néo-médiévale dans *La Jérusalem délivrée* et *Le Seigneur des Anneaux* », *L'information littéraire*, 2002, 2, p. 38-45.

[2] Umberto Eco, « Dreaming of the Middle Ages », in *Faith in Fakes. Travels in Hyperreality*, Londres, Vintage, 1986 (1995), p. 63 (dans la deuxième partie, « The Return of the Middle Ages »). A. Salamon et A. Rochebouet (*art. cit.*) soulignent la différence avec la version originale italienne, parue dans *Sugli specchi et altri saggi* (1985).

[3] Terme employé par l'auteur de ces lignes dans des articles parus depuis 2007 : « Limites du médiévalisme : l'exemple de la courtoisie chez Tolkien (*Le Seigneur des Anneaux* et *Les Lais du Beleriand*) », in Elodie Burle, Valérie Naudet, *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyenâgeux* [actes du colloque de juin 2007], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2010, p. 11-19 (publication partielle en ligne : « Le risque d'une lecture fantasmagorique », *Atelier de Fabula*, rubrique « médiévalisme, modernités médiévales », www.fabula.org) ou « La critique à l'épreuve de la fiction. Le "médiévalisme" de Tolkien (*Beowulf*, *Sire Gauvain*, *Le Retour de Beorhtnoth* et *Le Seigneur des Anneaux*) », in M. Séguy et N. Koble (dir.), *Passé présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines*, Paris, Presses de la Rue d'Ulm, collection « Aesthetica », 2009, p. 45-54.

[4] Le colloque « Médiévalisme : dialogues transatlantiques / Medievalism : Transatlantic Dialogues », sous-titré « Parler du Moyen Âge », a été organisé par Alicia Montoya et Vincent Ferré à l'université de Groningen (Pays-Bas) du 7 au 10 juillet 2010.

[5] Voir à ce sujet la mise au point terminologique proposée par Mark Burde, « Entre médiéval et moyenâgeux… de la marge de manœuvre ? », in É. Burle et V. Naudet, *op. cit.*, p. 259-261.

[6] L'apparition du terme sur les moteurs de recherche semble se situer en 2007, l'année où s'est tenu le colloque d'Aix-en-Provence – deux interventions contenaient ce substantif dans leurs titres. L'article de Françoise Michaud-Fréjaville (« Le "médiévalisme" de la *Jeanne d'Arc* de Péguy (1897) »), bien qu'antérieur, n'a été mis en ligne qu'en juin 2008 dans les *Cahiers de recherches médiévales* (2005).

S'efforcer à plus de rigueur dans l'utilisation des catégories, savoir comment nous travaillons, avec quels outils, se révèle également indispensable pour éviter un écueil : l'oubli de ce qui différencie le Moyen Âge des époques ultérieures, qui (en soi seul) empêche la transposition, pourtant tentante et pratique, d'outils critiques et théoriques. Cette différence, le numéro de *Littérature* sur les *Altérités du Moyen Âge* y insistait en 2003[1], qui s'appuie en particulier sur les travaux antérieurs de Jauss (« The Alterity and Modernity of Medieval Literature » date de 1977) ; on songe aussi à Paul Zumthor soulignant que la notion même de *littérature* est problématique, dans le cas du Moyen Âge : le rapport à l'oralité, la délicate délimitation du littéraire, nous obligent à nous méfier des « évidences »[2].

On trouvera une illustration de ce problème de méthode dans l'un des seuls volumes de *Studies in Medievalism* qui ont essayé de théoriser le médiévalisme avant les parutions de 2009 – en l'occurrence en relation avec les études culturelles (*cultural studies*). Ce volume X (*Medievalism and the Academy II. Cultural Studies*, 2000) révèle les problèmes posés par des translations culturelles et historiques irréfléchies : l'un des exemples les plus édifiants[3] est sans conteste fourni par un article qui envisage la critique postcoloniale à partir d'outils dérivés de la pensée d'Augustin. Dans « The Manichean Problem in Post-Colonial Criticism… », Michael Bernard-Donels s'intéresse d'abord à la lecture proposée par un commentateur d'un texte de Kipling (*Kim*), lecture informée par le manichéisme ; pour ensuite rapporter ces analyses à la querelle entre Augustin et le manichéisme, procédant ainsi à une double transposition, sans jamais l'expliciter ni réfléchir aux conséquences logiques de cet amalgame, pas plus qu'à la « perte » notionnelle occasionnée par le recours initial à un modèle coupé de son ancrage historique – celui du « manichéisme » simplifié construit par le commentateur de *Kim*.

Que faire, pour éviter ces dérives, sinon – en cette phase de « construction », de formalisation, d'un domaine – exiger des recherches médiévalistes la plus grande rigueur et (même si la théorie n'a pas toujours bonne presse) un certain retour sur notre démarche ? Compte tenu de l'ampleur de la tâche, on peut souhaiter que se bâtisse un projet collectif croisant plus étroitement le travail mené par des médiévistes spécialistes de « littérature », des historiens, des historiens de l'art, des « modernistes »… comme essaie de le faire, en une sorte de première esquisse, le présent volume, où chacun parle « depuis sa discipline »[4]. Du côté des modernistes, par exemple, on peut penser que la littérature comparée est à même d'aider à passer au crible les méthodes des médiévalistes, par sa réflexion sur l'altérité et parce qu'elle est (de par sa position institutionnelle) contrainte à réfléchir en permanence à ses outils. On jugera si se dégagent ici, au-delà de la diversité des questions envisagées, des dénominateurs communs, des pratiques pouvant servir de points de départ, qui apparaissent validées par nos expériences communes ; et si ce volume permet d'interroger les éléments impensés, les habitudes, les difficultés qu'on préfère taire. Les textes, qui portent principalement sur le XX^{e} siècle, sont ordonnés de manière à construire progressivement des convergences.

Constituant le second volet de cette introduction, une présentation par Eric Necker (« Le château de Malbrouck, un château médiéval d'aujourd'hui ») rappelle l'adéquation entre le sujet du colloque et les lieux où il s'est (pour l'essentiel) déroulé, un château de la fin du Moyen Âge construit, puis restauré, pour – à chaque fois – figurer le Moyen Âge, pour proposer un symbole de la médiévalité.

[1] Voir, entre autres, cette mise en garde de Nichols : « il importe également de faire ressortir comment et à quel point le Moyen Âge se distingue des époques postérieures (ou précédentes). » (introduction à Stephen G. Nichols (éd.), *Altérités du Moyen Âge*, *Littérature*, 130, juin 2003, p. 3).

[2] P. Zumthor, *op. cit.*, p. 36.

[3] Je ne reprends pas ici une analyse proposée dans « *Medievalism* et *cultural studies* : enjeux et impensés d'une proximité revendiquée » (2008).

[4] Sur la question de l'ancrage disciplinaire, sa pertinence et sa remise en cause, voir *Le partage des disciplines*, Dossier coordonné par Nathalie Kremer, *LHT* n° 8, 2010, en ligne sur < http://www.fabula.org/lht/appels.html >.

Les quatre premiers textes s'intéressent alors à l'articulation entre culture et historicité, répondant à une double question, en apparence simple : « Pourquoi le Moyen Âge ? Quel Moyen Âge ? ».

Tout d'abord, Jeff Rider souligne (dans « L'utilité du Moyen Âge ») l'importance vitale de l'expérience de pensée que permet cette période, par analogie avec la fiction. À partir de Ricœur, il compare l'imagination personnelle et la démarche historique, pour montrer que leur différence (historicisme *vs* anhistoricisme) est contrebalancée par une recherche commune, celle de « nouveaux modes d'être-au-monde », de nouvelles possibilités de se connaître et de mieux vivre. Cette ligne de partage que constitue l'ancrage historique fonde, dans l'analyse de Gil Bartholeyns (« Le passé sans l'histoire. Vers une anthropologie culturelle du temps »), une interrogation sur les présupposés de la démarche historique, qui oblitère des modes de présence du passé, où celui-ci remplit des fonctions esthétiques et philosophiques, comme le révèlent les exemples du cinéma et des jeux de rôles dans leur relation au Moyen Âge – cet article doit donc être rapproché de ceux portant sur le cinéma et le théâtre (Dragomirescu, Dominguez, Gally). Les articles associent à des degrés divers propos d'ensemble et focalisation sur des périodes et des genres : l'article de Thomas Honegger (« (Heroic) Fantasy and the Middle Ages – Strange Bedfellows or an Ideal Cast? ») étend ainsi la réflexion à une comparaison entre la littérature médiévale et le genre de la *fantasy*, qui convoque une image du Moyen Âge déformée – en cela même intéressante, peut-on ajouter, puisqu'elle nous invite à prendre conscience des distorsions de toutes nos représentations – et partage avec la première certains traits thématiques (dans le traitement des personnages et de l'univers) mais aussi génériques : Thomas Honegger mobilise en effet le double sens du terme *romance* (dans son acception médiévale et dans son acception moderne, où il s'oppose à *novel*) pour proposer l'idée d'une dynamique des genres littéraires reliant Moyen Âge et modernité. Dans « Quel Moyen Âge dans l'édition pour la jeunesse ? », Myriam White-Le Goff, proposant une typologie, dégage les connotations attachées à cette production (rapport au localisme, au folklore) pour explorer le lien entre Moyen Âge et enfance, tout en insistant sur des points communs inattendus entre cette littérature de jeunesse et la littérature médiévale, telle l'interrogation sur l'auctorialité.

Les deux articles suivants portent plus directement sur les relations entre « héritage médiéval », politique et société modernes le titre valant bien sûr comme un rappel de l'ouvrage de Dominique Boutet et Armand Strubel (1979)[1], contemporain de celui de Zumthor. « Le médiévalisme entre hypnose numérique et conservatisme rétro » met l'accent sur les enjeux politiques et sociaux du retour au Moyen Âge, en prenant le contre-pied de certaines représentations qui associent médiévalisme et conservatisme, puisque Anne Larue propose de voir dans la *fantasy* et le *medfan* une forme de résistance. Remontant historiquement aux sources de l'Europe, Jean-François Thull s'intéresse quant à lui à « L'inspiration médiévale des Pères de l'Europe contemporaine », en suivant l'itinéraire exemplaire de Jean de Pange pour dresser une cartographie du paysage intellectuel franco-allemand de la première moitié du XX^{e} siècle.

La dimension collective est également convoquée par Véronique Dominguez dans son analyse sur « Le sacré à l'épreuve du médiévalisme », premier des articles consacrés aux « Adaptations théâtrales, cinématographiques et picturales ». Véronique Dominguez part de deux exemples de créations dramatiques : la Passion d'Oberammergau et le *Jeu d'Adam*, interrogent le « sentiment du médiéval » ou l'impression de médiévalité que peuvent avoir les spectateurs d'événements qui ne sont pas médiévaux au sens historique du terme, malgré une stratégie de légitimation. La problématique de « l'adaptation » traverse les trois autres textes de cette partie, à commencer par celui de Michèle Gally qui envisage « L'aura du Moyen Âge sur la scène contemporaine » en s'attachant aux transpositions de la matière arthurienne, en particulier chez Tankred Dorst (dont le *Merlin* venait juste d'être mis en scène, en novembre 2009), mais aussi Gracq, Delay et Roubaud, pour montrer la plasticité du sujet et la variété des options esthétiques et herméneutiques lorsque le texte médiéval est mis en espace et

[1] Dominique Boutet et Armand Strubel, *Littérature, politique et société dans la France du Moyen Âge*, préface de J. Le Goff, Paris, PUF, 1979, 248 p.

incarné – tout en réfléchissant à la pertinence du terme de *médiévalisme*, proposant d'y voir une connotation négative.

Le texte de Corneliu Dragomirescu part d'une formule polysémique (« Cinéma médiéval : trois niveaux de sens d'une expression ambiguë ») pouvant désigner aussi bien des films à décor « médiéval » que la mise en abyme d'une forme cinématographique dans les films ou encore, de manière plus subtile, la reprise d'une esthétique « médiévale » dans des œuvres apparemment sans lien avec elle. Les images font le lien avec celles, immobiles, des bandes dessinées qui retiennent l'attention de Mónica Ann Walker Vadillo. Son analyse (« Comic Books Featuring the Middle Ages ») met en évidence une même alternative entre visée historique (reconstitution) et fiction assumée, le résultat étant en réalité toujours marqué par un écart, dont seul le degré varie – cet article est ici publié en anglais (à l'instar de celui de Thomas Honegger), pour garder une trace tangible du dialogue entre « médiévalisme » francophone et *medievalism* anglophone et leurs approches respectives[1].

Dans la dernière partie (« Le temps des signes »), Gérard Chandès met au jour les mécanismes expliquant la force de « rémanence » de cette période et de nos représentations collectives, dans une analyse des « Réplicateurs visuels et sonores du monde néomédiéval » qui prend en compte la propension du Moyen Âge à être figuré par des formes et des sons particulièrement efficaces, tels que le créneau ou le terme *oyez !* Enfin, comme une forme de *coda*, sont évoqués les « Médiévalismes d'une sémiose : le Moyen Âge en chanson » par Céline Cecchetto, qui invite à prendre en compte non seulement les transpositions explicites de textes médiévaux, mais aussi l'orchestration, la voix, la mélodie, afin de parvenir à une approche globale, prenant place dans une interprétation plus générale des signes[2].

Au terme de ce volume, il reviendra au lecteur de faire une première évaluation de l'entreprise collective proposée ici. La circulation d'interrogations voisines montre assez le dynamisme de ce champ, et les textes auraient pu être présentés tout autrement : ainsi des échos entre les commentaires sur le cinéma ou le théâtre et « le passé sans l'histoire », ou encore entre les réflexions politiques et sociétales avec la pratique du jeu de rôles, l'incarnation de chevaliers, mais aussi le rituel théâtral… la présentation des lieux du colloque (le château de Malbrouck et la gare de Metz) a aussi trouvé un contrepoint dans les analyses consacrées aux arts visuels. On aurait pu aborder ces questions sous l'angle de la reprise, du recyclage, de la réception, ou encore du malentendu et de la trahison dans la transposition – on songe à ce que devient la littérature médiévale quand la littérature pour la jeunesse donne la priorité aux logiques commerciales qui sont la réalité d'une certaine édition aujourd'hui.

De fait, les textes composant ce volume constituent une première illustration de la fécondité que peut avoir le recul sur nos pratiques médiévalistes, de la nécessité où nous sommes de nommer le domaine sur lequel nous travaillons, à des fins de clarification, pour réfléchir à ses implications, à ses méthodes comme à ses contours, ainsi qu'aux convergences possibles d'approches apparemment éloignées – manifestement, littéraires médiévistes, modernistes, historiens ou historiens de l'art et sémiologues peuvent resserrer des liens qui ne sont parfois que le fruit du hasard, d'heureuses rencontres. Et la proposition qui a été faite d'utiliser le terme de *médiévalisme* a trouvé ici des applications parfois inattendues, qu'il s'agira de prolonger, en relation avec des médiévistes et médiévalistes européens et américains, aux Pays-Bas et en Suisse, pour commencer[3], afin de « tendre

[1] Rappelons ici que Thomas Honegger enseigne la littérature médiévale anglaise à l'université de Iéna (Allemagne) et co-dirige les éditions Walking Tree Publishers, où paraissent en anglais des ouvrages consacrés à J.R.R. Tolkien ; et que Mónica Ann Walker Vadillo, formée à l'université de Floride (États-Unis) et à l'université de Budapest (Hongrie), enseigne désormais à Madrid (Universidad Complutense).

[2] N'ont pu être publiées dans ce volume les interventions de Nathalie Koble (repartant de Pierre Bayard, elle a montré les bienfaits de l'éclairage mutuel d'œuvres comme le *Tristan* et la littérature romantique, mais aussi Baudelaire – en défendant l'idée du « plagiat par anticipation »), de Marie Gloc-Dechezleprêtre (« L'architecture néo-médiévale en Europe au XIX^e^ siècle : de l'identité à la modernité ») et de Christiane Pignon-Feller (« Décor architectural à Metz sous l'Annexion (1871-1918) : mythes et Moyen Age réinventés »).

[3] Le colloque de Malbrouck-Metz a été suivi de ceux de Groningen (7-10 juillet 2010, organisé par Alicia Montoya et Vincent Ferré) et de Lausanne (octobre 2010, organisé par Alain Corbellari et Ursula Bähler).

notre énergie en vue de l'ouverture qu'il faudra bien pratiquer un jour… », selon la formule de Paul Zumthor[1].

Vincent Ferré

Université Paris 13-Paris Nord (CENEL) /
« Modernités médiévales »

[1] « Mais qu'est-ce qui va de soi, dans l'urgence des problèmes personnels et collectifs qui nous assaillent aujourd'hui ? À qui démissionne de ses tâches concrètes, le malheur du monde n'est jamais une excuse. Il ne nous dispense pas, au contraire, de tendre notre énergie en vue de l'ouverture qu'il faudra bien pratiquer un jour, sous peine d'en crever, à partir de n'importe quelle fissure que nous réussirons à élargir, en vue de briser le cercle herméneutique idéaliste et de contraindre la science à rénover ses contenus. » (P. Zumthor, *Parler du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 21-22).

Bibliographie

NB : figurent ici les références complètes des ouvrages liés au médiévalisme mentionnés dans l'introduction. On trouvera en ligne des bibliographies plus exhaustives, en particulier :

« Perspicuitas » : <http://www.perspicuitas.uni-essen.de>
« Modernités Médiévales » : < http://www.modernitesmedievales.org >

Europe, Le Moyen Âge maintenant, 654, oct. 1983

L'image du moyen âge dans la littérature française de la Renaissance au XX^e^ siècle, *La Licorne*, 1982

Abiker, Séverine, Besson, Anne, Plet-Nicolas, Florence (éd.), *Le Moyen Âge en jeu* [actes du colloque de Bordeaux-Pessac (avril 2008)], *Eidôlon*, 86, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, cop. 2009, 1 v., 406 p. (et DVD-ROM)

Alamichel, Marie-Françoise, Brewer, Derek (éd.), *The Middle Ages After the Middle Ages in the English- Speaking World*, Woodbridge (UK), Boydell & Brewer, 1997, ix, 166 p.

Baudry, Robert, Chandès, Gérard (éd.), *Graal et Modernité* [actes du Colloque du Centre culturel international, Cerisy, 24-31 juillet 1995], Paris, Dervy, coll. « Cahiers de l'hermétisme », 1996, 231 p.

Besson, Anne, White-Le Goff, Myriam (éd.), *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui* [Actes du colloque d'Arras, mars 2006], Paris, Bragelonne, 2007, 256 p.
-, Ferré, Vincent, Larue, Anne (éd.), *La Fantasy en France aujourd'hui. Écrire, éditer, traduire, illustrer* [enregistrements des journées d'étude des 10-11 juin 2009], en ligne (juillet 2009) : <http://www.modernitesmedievales.org/colloques/je%20FantFrance.htm>

Bloch, R. Howard, Nichols, Stephen G. (éd.), *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1995, 496 p.

Boutet, Dominique, Strubel, Armand, *Littérature, politique et société dans la France du Moyen Âge*, préface de J. Le Goff, Paris, PUF, 1979, 248 p.

Burde, Mark, « Entre médiéval et moyenâgeux… de la marge de manœuvre ? », in Élodie Burle, Valérie Naudet (éd.), *Entre médiéval et moyen-âgeux op. cit.*, p. 259-261

Burle, Élodie, Naudet, Valérie (éd.), *Entre médiéval et moyen-âgeux : fantasmagories du Moyen Âge* [actes du colloque de juin 2007], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2010, 283 p.

Cazelles, Brigitte, Méla, Charles (éd.), *Modernité au Moyen Âge : le défi du passé*, Genève, Droz, coll. « Recherches et rencontres », 1990, 313 p.

Chandès, Gérard, *Sémiosphère transmédiévale : un modèle sémiopragmatique d'information et de communication appliqué aux représentations du moyen-âge* (2006), à lire en ligne sur le site des *Nouveaux Actes en Sémiotique* : < http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1848>
-, « Conclusion », in S. Abiker, A. Besson, Fl. Plet-Nicolas (éd.), *Le Moyen Âge en jeu, op. cit.*, p. x-x (en prépublication sur le site du LAPRIL, <http://lapril.u-bordeaux3.fr/spip.php?article340>).

Devaux, Michaël, Ferré, Vincent, Ridoux, Charles (éd.), *Tolkien aujourd'hui* [actes du colloque de Rambures, juin 2008], Valenciennes, Presses de l'université de Valenciennes, 2010, x p.

Durand-Le Guern, Isabelle (éd.), *Images du Moyen Âge* [actes du colloque de Lorient, 2005], Rennes, P.U.R., 2006, 365 p.

Eco, Umberto, *Faith in Fakes.Travels in Hyperreality*, Londres, Vintage, 1986 (1998), 307 p.

Ferré, Vincent, « La critique à l'épreuve de la fiction. Le "médiévalisme" de Tolkien (*Beowulf*, *Sire Gauvain*, *Le Retour de Beorhtnoth* et *Le Seigneur des Anneaux*) » [2005], *in* Nathalie Koble, Mireille Séguy (dir.), *Passé présent*, *op. cit.*, 2009, p. 45-54
-, « Limites du médiévalisme : l'exemple de la courtoisie chez Tolkien (*Le Seigneur des Anneaux* et *Les Lais du Beleriand*) » [2007], *in* Élodie Burle, Valérie Naudet, *Entre médiéval et moyen-âgeux*, *op. cit.*, p. 11-19
(pré-publication partielle en ligne en 2007 : « Le risque d'une lecture fantasmagorique », *Atelier de Fabula*, rubrique « médiévalisme, modernités médiévales », http://www.fabula.org/atelier.php)
- « *Medievalism* et *cultural studies* : enjeux et impensés d'une proximité revendiquée » [2008], in D. Souiller *et alii* (éd.), *Études culturelles, anthropologie culturelle et comparatisme ?* [actes du XXXV^{e} congrès de la SFLGC, Dijon, sept. 2008], Dijon, PU de Bourgogne, 2010, à paraître en 2010

Fugelso, Karl (éd.), *Studies in Medievalism XVII. Defining Medievalism(s)*, Boydell & Brewer, janv. 2009, 264 p.
- , *Studies in Medievalism XVIII. Defining Medievalism(s) II*, nov. 2009, 306 p.
- , *Studies in Medievalism XIX. Defining Neo-Medievalism(s)*, juill. 2010

Gally, Michèle (dir.), *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, Paris, P.U.F., 2000, 254 p.

Ganim, John, *Medievalism and Orientalism. Three Essays on Literature, Architecture and Cultural Identity*, New York, Palgrave MacMillan, 2005, XIV-156 p.

Goodman**,** Jennifer R., *The Legend of Arthur in British and American Literature*, Boston, Twayne, 1988, 147 p.

Van Hoecke, Willy, Tournoy, Gilbert, Verbeke, Werner (éd.), *Arturus Rex, volumen II...* [Congrès international arthurien (1987, Louvain)], Louvain, Leuven University Press, coll. « Mediaevalia Lovaniensia », 1991, XI-527 p.

Jauss, Hans-Robert, « The Alterity and Modernity of Medieval Literature » [1977], *New Literary History*, 10, 1979, p. 181-229 (traduction d'un chapitre publié dans *Alterität und Modernität der mittelalterlichen Literatur*, Munich, W. Fink, 1977)

Kendrick, Laura, Mora, Francine, Reid, Martine (éd.), *Le Moyen Âge au miroir du XIX^{e} siècle (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2003, 296 p.

Koble, Nathalie, Séguy, Mireille (dir.), *Le Moyen Âge contemporain : perspectives critiques*, *Littérature*, 148, déc. 2007
-, Séguy, Mireille (dir.), *Passé présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines*, Paris, Presses de la Rue d'Ulm, coll. « Aesthetica », 2009, 250 p.

Lachet, Claude (éd.), *L'œuvre de Chrétien de Troyes dans la littérature française. Réminiscences, résurgences et réécritures* [actes du colloque de mai 1997], Lyon, université Lyon 3 - Jean Moulin, CEDIC, 1997, 252 p.

Larue, Anne, « L'épopée romanesque et la guerre néo-médiévale dans *La Jérusalem délivrée* et *Le Seigneur des Anneaux* », *L'information littéraire*, 2002, 2, p. 38-45.

Metzger, David (éd.), *Studies in Medievalism, X, 1998. Medievalism and the Academy II. Cultural Studies*, Cambridge, D.S. Brewer, 2000, 254 p.

Michaud-Fréjaville, Françoise, « Le "médiévalisme" de la *Jeanne d'Arc* de Péguy (1897) », *Le Porche. Bulletin de l'Association des Amis de Jeanne d'Arc et Charles Péguy*, 14, déc. 2003, p. 42-50 [repris dans *Cahiers de recherches médiévales*, 2005, 12, p. 273-283. En ligne : http://crm.revues.org/document739.html]

Nichols, Stephen G. (éd.), *Altérités du Moyen Âge*, *Littérature*, 130, juin 2003

Rochebouet, Anne, Salamon, Anne, « Les réminiscences médiévales dans la *fantasy* », *Cahiers de recherches médiévales*, 16, 2008 [en ligne en déc. 2011 : <http://crm.revues.org//index11092.html>]

Scheidegger, Jean R. (dir.), avec S. Girardet et E. Hicks, *Le Moyen Age dans la modernité. Mélanges offerts à Roger Dragonetti*, Paris, H. Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 1996, 471 p.

Simmons, Clare (éd.), *Medievalism and the quest for the 'real' Middle Ages*, Londres-Portland, Frank Cass, 2001, 168 p

Utz, Richard, Shippey Tom (éd.), *Medievalism in the modern world: essays in honour of Leslie J. Workman*, Turnhout, Brepols, coll. « Making the Middle Ages », 1998, xiv, 452 p.

Workman, Leslie J. (éd.), *Studies in Medievalism*, 1979-1997. Détail des volumes :
I.i : *Medievalism in England* ; I.ii : *Medievalism in America* (1982) ; II.i : *Twentieth Century Medievalism* (avec Jane Chance, 1982) ; II.ii : *Medievalism in France* (avec Heather Arden, 1983) ; I.iii : *Dante in the Modern World* (avec Kathleen Verduin, 1983) ; *Modern Arthurian Literature* (avec Veronica M. S. Kennedy, 1983) ; III.i : *Medievalism in France 1500-1700* (avec Heather Arden, 1987) ; III.ii : *Architecture and Design* (avec John R. Zukowsky, 1990) ; III.iii : *Inklings and Others* (avec Jane Chance, 1991) ; III.iv *German Medievalism* (avec Francis G. Gentry, 1991) ; IV : *Medievalism in England* (1992) ; V : *Medievalism in Europe* (1993) ; VI : *Medievalism in North America* (Kathleen Verduin, 1994) ; VII : *Medievalism in England* II (avec Kathleen Verduin, 1995) ; VIII : *Medievalism in Europe II* ; (avec Kathleen Verduin, 1996) ; IX : *Medievalism and the Academy* (avec David Metzger, Kathleen Verduin, 1997)

Zumthor, Paul, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1972, 519 p.
-, *Essai de poétique médiévale*, avec une préface de Michel Zink et une postface inédite de P. Zumthor, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000, 619 p.
-, *Parler du Moyen Âge*, Paris, Minuit, 1980, 108 p.